

BLAISE HOFMANN

ESTIVE



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

ESTIVE

DU MÊME AUTEUR

Billet aller simple, L'Aire bleue, 2006

BLAISE HOFMANN

ESTIVE

EDITIONS
ZOE

Publié avec l'aide du Canton de Vaud
et de la Fondation Suisse pour la culture Pro Helvetia



Fondation suisse pour la culture

Collaboratrice éditoriale : Nadine Tremblay

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH – 1227 Carouge-Genève, 2007

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

ISBN : 978-2-88182592-7

Venez chez mon peuple de bergers. Ici, vous trouverez bientôt que chaque société est agréable parmi des hommes qui ont un caractère, tandis que tout commerce devient insipide entre des âmes sans énergie, où la nature semble éteinte. Arrivez ! Ici est la nature et les hommes sont libres et grands.

Charles-Victor de Bonstetten (1779)

Pourquoi tant de bergers caressent-ils la bouteille ? La solitude répétée, surtout la grande solitude morale des hommes qui reçoivent peu d'amour. Quelquefois aussi pour oublier la misère de leur existence, fuir la crasse et l'inconfort dans lesquels ils doivent vivre sur certains alpages.

Paul Hugger (1972)

Grenier I

Des pas sur le plancher. Deux coups à la porte. Eh mec! C'est l'heure. Ai dormi comme une masse. Pas besoin de pousser le volet. Il fait encore nuit. Il est cinq heures. Bonjour les chiens. Robert assis à la table. Salut. Un peu d'eau sur le visage. Une tranche de pain. Y étale quelque chose. Mâchonne sans appétit. Le café bout. Il est trop chaud. Y ajoute une giclée de pomme. Fais comme Robert. De la Goldamine de Zoug. Conséquent. Remplis la besace de croquettes. Pour Maya et Fume, les chiens de protection qui ne quittent pas le troupeau. Robert cherche ce qui pourrait lui servir de bâton, s'en allume une et s'en va. Il prend de l'avance. Tu m'rattrapes! Tina et Brina le suivent, lui, car c'est mon deuxième jour d'estive.

Le soleil point derrière la Tour du Famelon. Pas un nuage. Plutôt photogénique. Les profils des sommets sont bien découpés. Robert progresse lentement. Il dessine de larges zigzags. Les pâturages laissés aux moutons sont ceux dont la pente est trop abrupte pour les bovins. Sur la carte, ils se situent là où les lignes sont les plus rapprochées.

Robert, assis dans l'herbe, d'un côté du troupeau. Moi, assis dans l'herbe, de l'autre. Lui avec Tina. Moi avec Brina. Une parole, une seule.

— Début de l'été, les moutons grimpent. Vers la fin, ils vont vers le bas. Ils vont là où l'herbe est bonne.

Tout l'été devant nous pour faire connaissance et pas besoin d'en rajouter.

La matinée durant, on évite que les moutons empruntent le passage de la Chaux, de son côté, ou filent vers le Grand Chalet, du mien. Quand des bêtes dépassent la limite que l'on a choisie, on fait travailler les chiens. — Laisse-les brouter, j'te dis. T'es en train de tout tasser l'herbe avec tes coups d'chien !

Manifestement contrarié, Robert me reproche d'envoyer Brina parfois trop tôt, parfois trop tard, toujours trop brusquement. Non, Robert n'est pas un fin pédagogue. Voilà trois heures que je joue à un jeu dont j'ignore les règles. Le plus sûr est d'imiter ce qu'il fait de son côté, mais le troupeau n'obéit pas à une logique symétrique. Bluffer ne suffit pas. De mon côté, j'ai à faire avec la variable parasite, les Vertes, les bêtes qui portent un point vert sur le dos, environ deux cents brebis élevées en forêt qui, dès qu'elles le peuvent, vont s'y réfugier. Autour des dix heures, les premières bêtes sont pleines, se couchent et ruminent. D'autres broutent encore, mais presque immobiles. Même les Vertes se sont regroupées à l'ombre d'un pierrier. C'est agréable. Robert en refume une. J'ouvre un bouquin que je croyais écrit sur mesure pour la profession, un petit format qui tient dans la poche, à peine soixante pages, onze chapitres distincts, les *Onze lettres à Pénélope*.

« Cette lettre-ci, paresseux Ulysse, c'est ta Pénélope qui te l'envoie. Mais ne me réponds pas : viens... »

— Eh colinet, va voir là-bas si ces salopes de Vertes ne foutent pas le camp dans les bois !

À peine le temps de lire l'épigraphe, trois vers d'Ovide. Le livret ouvert, retourné sur la besace, et quelques pas pour contourner le troupeau jusqu'à une butte qui me permet de voir qu'elles sont toutes là.

« Je devine un reproche, comme une sourde angoisse entre tes lignes parce que cette guerre se prolonge. Mais ce n'est pas ma faute ! La dérive a emporté ton homme dans la grimace difforme du lointain et je ne pourrai te revoir qu'après avoir lacéré la chair vive des antipodes... »

— Choppe voir celle-là... celle qui boite... non, là... la charolaise... tu vois pas qu'elle a le piétin !

Robert a raison. L'être opaque qui gouverne les chiens contredit la littérature fragile, nuancée et soucieuse d'aller vers l'autre. Le yin contrarie le yang. Fuir l'instant présent pour s'immerger dans la vie d'un autre, l'époque d'un autre, le style d'un autre, c'est du temps perdu. À peine si les pages sont bonnes pour allumer un feu, fatiguer les yeux avant de s'endormir, écrire dans les marges le numéro de celle qui vient de mettre bas, le sexe et la couleur de ses agneaux.

À partir d'*ici*, la théorie se range au fond de la poche ou reste à la case. On s'appuie sur le bon sens, formule fétiche de ceux qui regardent comment ça marche avant de critiquer le mode d'emploi. On tient compte des résultats concrets. On anticipe les stimuli-réponses, les facteurs naturels qui régissent le système, car si chaque mouton est peureux, passif et grégaire,

le troupeau possède une intelligence systémique, un rythme, des hiérarchies, des dominances, des récurrences. On observe, sans autres instruments que les yeux, la patience et l'intuition. Cela s'appelle le bon sens.

Au berger ensuite de se montrer bon tyran en laissant au troupeau l'illusion de la liberté.

— Avec cette tchaffe, les bêtes ne remueront pas avant trois quatre heures. On est peinarads. Allons grailler !

Robert se retire, d'un pas engourdi, prend la direction de la case. Un temps, j'hésite, mais la faim l'emporte sur l'envie de voir ce qui se trame derrière les crêtes. Je lui emboîte le pas.

Du pain complet et presque frais, le fromage du Grand Ayerne, dont la croûte odorante ne vous lâche pas le bout des doigts, un saucisson sec, du beurre liquéfié et un litre de vin rouge servi dans deux verres «Astérix» et «Obélix» qui sentent encore la moutarde. Lorsque je me penche vers le robinet, il préfère me mettre en garde. «Vaut mieux la bouillir, on sait jamais ce qui traîne dans ces citernes, l'an dernier, y avait un crapaud qui bouchait l'entrée du tuyau.» À l'ombre de la case, à peine le bourdonnement d'une mouche, on gueuletonne en silence, de part et d'autre d'une table en bois massif qui semble peser une tonne. «T'as pas intérêt à y faire une raye.» Robert raconte l'avoir portée sur son dos depuis la ferme de l'Aveneyre. C'est un cadeau de quelqu'un qui lui est cher. Lorsque je cherche à y voir un peu plus clair sur les habitudes du troupeau, les réactions des chiens, le risque de maladies et la spécificité des différents pâturages, il me répond que «ça veut déjà assez venir». Pas

besoin d'en rajouter. «Un café, une sieste et on y retourne!»

La panse pleine, Robert bâille et se retire. La fatigue s'installe, la nuit n'est pas prête de tomber, mais le yang me reprend et je noircis quelques feuillets, assis en tailleur sur le muret de la case, torse nu en plein soleil, enchanté comme un vacancier. De l'autre côté de la Chau, le troupeau est silencieux. Il chaume.

Naïf, un brin rêveur, je croyais à la structure innée du troupeau. Elle ne l'est pas. Dans un sens, c'est rassurant. Dans l'autre, beaucoup de travail. Plusieurs semaines pour constituer un *esprit d'équipe*, des jours entiers à décourager les velléités d'indépendance, à dessiner avec l'aide des chiens le contour recherché, à réunir les bêtes tôt le matin, à ne les abandonner qu'à la nuit tombée, à réguler des éléments chaotiques et confus, dans un décor mouvant et éphémère.

Que fait un troupeau lorsqu'il est formé? Il se déforme. Il faut le reformer. Je pense beaucoup à toi, Sisyphe.

La nuit, le troupeau se concentre. Les forces centrifuges n'éclatent qu'aux premiers rayons de soleil. Le système tend alors au désordre, à l'entropie. Comme un inlassable big-bang miniature, chaque matin, à une vitesse inversement proportionnelle à l'intensité du soleil, les bêtes partent en quête de la meilleure herbe selon un mouvement uniforme, jusqu'à buter contre un rocher, une falaise, un chien, un berger. Alors, sans cesser de brouter, l'animal rebondit sur l'obstacle dans la direction opposée. Le troupeau dessine, grandeur nature, sur l'alpage, un schéma implacablement logique.

Laissées en liberté, les bêtes se réunissent en groupes d'affinité familiale, psychique ou raciale. La mère avec ses petits, les agneaux indépendants réunis en bande, les bêtes élevées en forêt entre elles, les charolaises à l'écart des autres. Chaque clique s'organise autour d'un ou de plusieurs animaux pilotes, des bêtes dominantes, à fort esprit d'insubordination, qu'il vaut mieux avoir à l'œil. Le but étant de restreindre les velléités de dispersion du troupeau, sans empêcher ce dernier de brouter, de lui imposer une limite pour qu'il ne mange pas que la meilleure herbe et piétine le reste. On obtient ainsi un *troupeau*, un organisme chaotique mais prévisible, une société précaire mais ordonnée, un système qui obéit à une équation dépendant de l'heure, de l'eau, de l'herbe, de la température, de l'appétit, du soleil et de quelques autres variables que j'aurais tout loisir de découvrir ces prochains mois.

— Eh les animaux !

Il est dix-sept heures. Robert dit au revoir aux chiens. Il dit vouloir rester, mais son patron l'attend cette nuit pour des livraisons. Il est déjà en retard. Il me dit « à jeudi » et encore une fois « tu verras, le métier veut déjà venir ». Cette fois, je suis seul. Jeudi, c'est dans cinq jours.

Seul à exercer un métier qui « veut déjà venir », à expérimenter un schéma évident, une cosmogonie petit format. Dans le troupeau, je suis dieu. Sur ce minuscule lopin de terre, j'expérimente la vie d'une petite société de mille membres, mille machines à vie qui consomment de l'eau, de l'herbe, produisent de la viande et des agneaux. Au sein de cette modeste

société, j'ai l'arrogance d'un Prométhée qui croit dominer la nature et tire, à la place d'un autre, les ficelles de marionnettes vivantes.

L'état de grâce est fugace. Malhabile avec les chiens, nerveux avec les moutons, mal positionné, trop autoritaire, trop braillard, je marche plus qu'il n'en faut, m'épuise, avance d'une bonne heure le retour au Grenier, y distribue du sel, qui facilite la digestion et stimule l'appétit, clôture le passage de la Chaux et contient tant bien que mal les bêtes dans un périmètre restreint jusqu'à la nuit. Si tous les jours sont comme celui-ci, non, je ne tiendrai pas jusqu'à octobre.

En juin, les journées sont interminables, longues comme des jours sans pain. Une touffe d'orties remue à peine dans l'embrasure de la porte. Des oiseaux invisibles poussent de petits cris tièdes. Un moucheron remonte les carreaux poisseux de la fenêtre. Le café italien de vingt heures ne suffit pas. De vagues bêlements et la clochette des deux mules. Grelots de vache, grelots de froid. On devine la rivière en dessous. On sent les insectes se glisser sur la nuque. Deux phares d'automobile remontent la vallée. Debout sur le pas de la porte, je distingue à peine les premiers moutons qui me narguent en contournant les clôtures, filant vers la Chaux.

Tina, à droite !

Tina ne comprend pas. Je m'énerve. C'est pire. Je marche. Brina me suit. Je cours. Tina est partie rapercher. Elle en oublie deux qui continuent de filer vers le Grand Chalet. Je presse le pas. Il fait nuit. Les Tours d'Aï sont éteintes. Ne subsistent que les vestiges rosés du soir. Putain de bordel de merde, Tina, j'ai dit à

droite. La montagne résonne. Toute la vallée m'entend. Tina comprend. C'est bien, Tina. Au pied, Tina! C'est bien.

De retour à la case, à l'aveuglette, je plante une bougie dans le goulot d'une bouteille vide, celle du dîner, l'allume et me laisse distraire par l'environnement singulier qui scintille avec la flamme. Fixé au mur, le couvercle d'une tomme des Bauges, quarante-cinq pour cent de matière grasse. Accrochés à une poutre noircie, des grelots de toutes tailles, une lampe de poche à filtres vert et rouge, une publicité pour une marque de laine sur laquelle figure une femme qui tricote à même le mouton, des cornes de chamois, les herbes poussièreuses d'un berger qui les utilisait comme remède, le psaume 143, «fais-moi connaître le chemin où je dois marcher», un pantalon de marin, une pèlerine militaire. Deux plaques à gaz, des sacs de quinze kilogrammes de croquettes, une petite armoire en treillis de fer avec du Maggi, de la moutarde, du beurre, deux livres de pain, un ingénieux trancheur de saucisson, du lard et un immense morceau de fromage. Dans l'évier, la vaisselle de midi. À proximité, un linge crasseux et une éponge graisseuse. À l'autre extrémité de la pièce, au-dessus d'un large foyer, un bras formé de deux poutres qui servait à fabriquer le fromage. Aujourd'hui, il ne sert qu'à sécher une paire de chaussettes imbibée de rosée. Sur la table, trois livres, un pull en alpaga, des sandales en cuir de dromadaire du marché d'Omdurman et un cahier quadrillé.

C'est l'heure. Ai dormi comme une masse. Pas besoin de pousser le volet. Il fait encore nuit. Il est cinq heures. Bonjour les chiens. Tranche le pain. Quelque chose à étaler. Mâchonne distraitement. Le café bout.

Trop chaud. Une lampée de Goldamine de Zoug. Remplis ma besace de croquettes et m'en vais. Tina et Brina me suivent. Le jour pointe sur la Tour du Fame-lon. Il fera beau.

En se réveillant dans le calme, les chiens seront calmes et les bêtes resteront calmes. Montre-moi ton troupeau, je te dirai qui tu es, en quelque sorte. Pour réduire les efforts physiques et optimiser les déplacements, le berger évolue avec patience et sérénité, sans brutalité ni brusquerie. Le corps souple. Les chiens flairent les contractions musculaires. Sans mouvements aléatoires, le berger se déplace rigoureusement, selon des étapes préalablement réfléchies et calculées, sans précipitation ni éclat, s'imposant d'une voix bien posée, rassurante, par des gestes précis et clairs, le plus souvent silencieux, car le troupeau aime le silence.

Cela reste de la théorie. Entre chien et loup, au soir du cinquième jour, alors que le troupeau gravite autour du Grand Chalet, je le délimite en dessinant d'amples cercles concentriques, fatigue les chiens, brise un bâton de rage sur la croupe d'une brebis récalcitrante, la faim au ventre, j'ai aussi froid que j'avais chaud l'après-midi. Pour fixer les bêtes en un endroit précis, je distribue du sel, surveille, redistribue du sel, délimite le troupeau, lance les chiens, trotte, déambule jusqu'à la nuit, jusqu'aux derniers bêlements. Épuisé et satisfait, j'abandonne un troupeau homogène qui sommeille au lieu voulu... pour le retrouver le lendemain matin, cinq heures tapantes, dans un tout autre endroit, parce que quelques meneuses en ont voulu ainsi.

On se ressaisit, on s'incline dans l'herbe, on caresse les

chiens, on respire, on relativise. Rien ne sert de tirer sur une carotte pour la faire pousser plus vite. Le lieu de couchade retenu par le troupeau n'a rien de hasardeux. Il reste le même d'année en année, un endroit rassurant, loin des hautes herbes et des bois, à l'abri des prédateurs et du vent.

Parmi les animaux domestiques, le mouton est, contrairement à la fable, l'un des moins dociles. Esseulé, il est peureux, impressionnable, fugitif. Un geste brusque ou un bruit insolite le font déguerpir dans la direction opposée. Lorsque l'on voit un troupeau suivre bonnement le berger en tête de peloton, on salue le résultat de plusieurs années de dressage intensif, de supervision constante. En règle générale, le mouton fuit l'homme et s'écarte du troupeau.

S'il est grégaire, c'est par son manque d'esprit inventif. Son comportement se répète inlassablement au cours de semblables situations. L'unique trait d'intelligence du mouton réside dans sa mémoire, lorsque d'une année à l'autre, il reconnaît les lieux de couchade, les bons pâturages, lorsqu'il n'oublie pas l'homme qui l'a brusqué, lorsqu'il reconnaît l'appel du berger, distingue les aboiements des chiens.

Ne plus forcer, laisser faire, apprendre la contemplation active, l'attention au moindre bruit, au moindre comportement, individuel ou collectif, signe avant-coureur de la santé et de l'avenir du troupeau (une bonne école pour celui qui est d'un naturel anxieux et désordonné).

Ne plus forcer, faire en sorte que le choix du troupeau corresponde au sien, s'appuyer sur les éléments, les

« **Q**ue fait un troupeau lorsqu'il est formé? Il se déforme. Il faut le reformer. Je pense beaucoup à toi, Sisyphe. »

Estive est un récit où l'auteur romance un été de berger en charge d'un troupeau de moutons. Ce carnet de route dans une vallée alpine fait partager au lecteur, tout au long de rencontres inattendues, d'images poétiques et de réflexions philosophiques, le quotidien difficile des paysans et des bergers. Le livre n'est pas seulement un témoignage mais un «récit d'apprentissage».

Ce texte à l'écriture fragmentée, incisive et ironique, interpelle autant la dysneylandisation des Alpes que l'aspect devenu exotique des métiers ruraux de montagne.

Né en 1978, BLAISE HOFMANN a publié un récit de voyage en 2006, *Billet aller simple*.